

# Une leçon d'histoire vivante

*Entretien de l'écrivain Vanda Juknaitė avec Rytė Merkytė,  
membre de la Fraternité des déportés de Laptev<sup>1</sup>*

- *L'expérience de la déportation pourrait bien être le patrimoine le plus important qu'ait été rendu à la Lituanie grâce à la liberté retrouvée. Pourtant, il semble que pour l'instant elle ne soit pas devenue le bien et l'expérience de tout le peuple, de la société dans son ensemble.*
- Je ne pense pas qu'elle ne le soit pas devenue. Jusqu'au Réveil national<sup>2</sup>, personne ne savait rien sur la déportation. Quand les premiers livres ont paru, les gens les lisaient même dans des coins perdus, et ils étaient bouleversés. Des amies de travail m'ont avoué que même avant, elles voulaient souvent me poser des questions, mais moi aussi je me taisais, je ne disais pas un mot.
- *Pourquoi ?*
- Je connaissais des personnes bien précises qui étaient chargées de moucharder ; de plus, personne n'aurait compris. Une institutrice m'a dit : « Ici aussi c'était dur, il n'y avait pas de beurre, nous mangions du pain avec seulement de la confiture. » Que dire à ce genre de personne ?
- *Pourquoi, selon vous, les gens ne veulent-ils rien savoir sur cela ?*
- Parce que ce sont des sujets pénibles. Et maintenant, c'est une période difficile. Les gens sont littéralement à bout.
- *C'est surtout les jeunes gens qui ne trouvent pas de lien avec cette expérience.*
- Je ne peux pas dire cela de tous. Hier, une amie m'a parlé de son neveu, âgé de vingt ans. Leur tante est morte ; elle avait habité dans le voisinage et ils étaient très liés avec elle. Eh bien lui, il ne connaissait ni son prénom, ni son nom de famille. Il y a donc, c'est vrai, des gens qui ne savent rien.  
Mais d'un autre côté, le jeune fils des voisins de mon frère a écrit en sixième une rédaction sur le Nord : les traîneaux sur lesquels il se déplaçait, l'océan, les ours, les aurores boréales. Ils ont fait venir la voisine à l'école et l'ont interrogée : « Est-ce que vous étiez déportés ?

<sup>1</sup> Les rives de la mer de Laptev, en Sibérie septentrionale, furent l'un des grands lieux de déportation des Lituanais.

<sup>2</sup> Période de la perestroïka qui précède le rétablissement de l'indépendance de la Lituanie en 1990.

D'où votre enfant sait-il cela ? » Ce jeune garçon était le camarade des enfants de mon frère. C'est par des chemins inconnus que les gens accèdent à ce savoir.

- *Quand vous ont-ils emmenée ?*

- En 1941. Mon père était chef du district de Trakai ; il avait des

informations selon lesquelles les Russes déportaient les gens. Nous avons déménagé à Panevėžys, où mes parents étaient peu connus. Ils pouvaient se retirer à l'étranger, mais n'ont pas voulu. Maman était institutrice. Ils l'ont envoyée à Šiauliai, pour les examens. A son retour, elle a vu dans la gare des wagons prêts. Elle est rentrée à la maison : plus de famille. On lui a dit que toute la maisonnée était partie souhaiter bonne fête au grand-père. C'était la saint-Antoine. Papa est resté chez le grand-père, mais maman et moi sommes rentrées à la maison, et à quatre heures du matin ils sont venus chez nous.

Maman a demandé aux soldats les papiers d'arrestation. Nous avons été les seules à obtenir le procès-verbal de déportation. Ils nous ont dit « En route », mais maman a répondu « Non, nous avons un délai de deux heures. » Pendant ces deux heures, nous avons fait nos bagages.

- *Quel âge aviez-vous ?*

- Neuf ans.

- *Et votre frère et votre sœur ?*

- Six ans et cinq ans.

- *Votre père est resté en Lituanie ?*

- Ayant appris qu'on nous emmenait, mon père est allé se livrer. Maman l'a vu par la fenêtre et s'est mise à crier : « Allez-vous-en, allez-vous-en, qu'est-ce que vous venez fouiner ici ? » Il voulait entrer par l'autre porte, maman a crié de nouveau. Elle faisait comme si un étranger rôdait autour de la maison. Mon père est parti chez le prêtre, pour lui demander conseil. Le prêtre lui a conseillé de suivre son destin, mais il ne l'a pas écouté. Il est allé vers les wagons et s'est livré quand même. Aussitôt ils l'ont isolé et emmené au camp. C'est là-bas que mon père est mort.



La mer de Laptev

- *Vous avez dit : « Pour moi, la Sibérie n'est rien par rapport à la perte de mon père. »*
- La Sibérie est comme une maladie. On ressent son côté pénible, mais on ne voit vraiment son danger que quand l'un de ses proches meurt. La mort de mon père m'a aussi montré ce qu'était la Sibérie. De lui j'ai énormément reçu, je pense que c'était un homme hors du commun. Depuis mon enfance, j'ai toujours eu une santé très fragile. Quand j'étais malade, il me lisait des livres, il prenait soin de moi. Au moment où les déportations ont commencé, j'avais la diphtérie. Il fallait absolument que l'on me fasse une piqûre, mais moi, malade, capricieuse, je me débattais. Mon père était très compréhensif avec moi, il m'exhortait, comme ceci, puis comme cela, mais maman a dit au médecin : « Tenez l'enfant et faites-la. » Il a répondu : « Ce n'est pas possible, cela risque de la traumatiser. » Finalement on ne m'a rien fait, et je suis quand même restée en vie. J'ai regretté mon père toute ma vie. J'étais pareille à lui, j'avais le même caractère. Ma vie aurait pris une tournure complètement différente. J'avais besoin de conseils, j'aurais pu les avoir, et je ne les ai pas eus.
- *Vous étiez une petite fille. Comment vous sentiez-vous en Sibérie parmi les gens, parmi les enfants à l'école ?*
- Mes sentiments étaient divers. A l'école primaire, nous étions deux tiers de Lituaniens. Par la suite, dans les plus grandes classes, nous n'étions plus qu'un ou deux. Chez les gens, nous ne sentions pas de haine. Mais nous étions privés de tout droit. Cela, nous le sentions fortement. Licencier, mettre en prison était tout à fait habituel. Quand ils ont licencié maman la première fois, elle est allée porter plainte au district. Une femme lui a dit : « Merkienė, on nous a emmenées pour nous faire mourir, et toi tu réclames tes droits ! » A Tit-Ary, le directeur de la conserverie de poissons battait les femmes, leur donnait des coups de pied et abusait d'elles. Mais ces choses ne sont pas intéressantes en elles-mêmes ; elles pourraient peut-être seulement montrer comment a grandi la résistance. En particulier celle des déportés de Laptev. Maman ne se courbait pas, ne se soumettait pas, elle était fière. J'ai toujours su qu'il faut défendre ses droits. Quant à nos maîtres et nos camarades de classe, ils ne nous marquaient pas de mépris.
- *Est-ce que ce pays étranger n'est pas devenu votre patrie, une partie de vous, un pays familier ?*
- Il l'est effectivement devenu pour beaucoup d'entre nous. C'était notre pays, à sa façon. Là où l'on vit péniblement, où l'on se bat, où on laisse une partie de soi. C'est une chance qu'un homme ait une tâche extraordinairement difficile, et qu'il en vienne à bout. Notre

tâche était de survivre. Et nous l'avons accomplie. Nous avons fait notre devoir, et nos sentiments pour ce pays viennent de là. Il n'y avait guère de possibilités de survivre. La question n'était pas de savoir quoi prendre à l'autre : personne n'avait rien... Nous nous soutenions les uns les autres. Les gens sans travail ou gravement malades n'avaient rien à manger. Il fallait leur apporter du poisson. Cependant, si on vous attrapait sortant de la fabrique avec du poisson, on vous mettait en prison. La prison était à quatre-vingts kilomètres, et on vous y conduisait à pied. C'était un morceau arraché à votre vie. La prison, nous n'en parlions jamais, même avec nos compagnons de là-bas.

- *Est-ce qu'un homme peut tout endurer en étant seul ?*
- Pas tout ; peut-être seulement ces épreuves personnelles qui sont différentes pour chacun. Ceux qui y vont pour rapatrier les dépouilles de leurs proches découvrent là-bas des gisements spirituels, des sensations, complètement différents. C'était un très beau pays, surtout pour les enfants qui grandissaient là-bas. Une jeune fille polonaise, avant de repartir, est allée au bord de la rivière ramasser des petites pierres comme souvenir. A son retour en Pologne, il est apparu que ces petites pierres étaient des diamants. Grâce à eux, elle a fini ses études. Tel était ce pays : nous avions des diamants sous nos pieds ; mais nous mourions de faim.
- *Plus d'une fois il vous est arrivé d'entendre des déportés dire : la vraie Sibérie, nous l'avons connue une fois rentrés en Lituanie.*
- Oui. Outre le fait qu'ici je n'avais pas de travail et qu'on me reprochait d'être une déportée, la Lituanie me paraissait une province.
- *Après la Iakoutie ?*
- Là-bas, c'était le pays de la déportation, où pendant des siècles on a conduit des intellectuels. Cela a laissé des traces. Là-bas on respectait les livres, on respectait l'instruction. Récemment, un petit groupe de Lituaniens qui voyageaient au sud de la Iakoutie, a souhaité visiter le musée de l'école. Pour la visite, l'instituteur est rentré à la maison, a mis son costume et sa cravate. Près de cette école se dressait un poteau portant des panneaux indicateurs : jusqu'au pôle Nord tant de kilomètres, jusqu'à Greenwich tant et tant. L'idée d'un panneau près de notre yourte à Rumšiškės<sup>3</sup> vient de là-bas.  
Malgré cela je suis rentrée complètement sauvage, je n'avais jamais entendu de musique symphonique en salle. Des membres de l'Académie des sciences m'ont conduite à un concert du chœur de Ernesachs ;

<sup>3</sup> La yourte de Rumšiškės est un stand d'information sur les déportations soviétiques au sein de l'Eco-musée de Rumšiškės, près de Kaunas.

moi, au bout de quelques chansons je demande : mais où est l'accordéoniste ? Après cela, ils m'ont longtemps taquinée avec cet accordéoniste. Nous nous sommes rendus dans le pays natal de Vienuolis<sup>4</sup> ; et moi de songer : il y a en Lituanie un seul moine vivant, il faut vraiment aller le voir. Et malgré cela, la Lituanie me semblait une province. Peut-être avons-nous reçu de nos parents une morale, une culture plus élevées, puisque c'est l'élite qui était déportée.

- *Quand êtes-vous rentrée ?*
- En 1957.
- *Qu'est-ce qui manquait à la vie des gens qui étaient restés ici ? Qu'est-ce qu'ils ne comprenaient pas ?*
- Nous trouvions les gens bien changés. Une fois rentrés, nous avons présenté un dossier au ministère de l'Instruction publique pour avoir du travail, et je suis allée chez ma tante à Panevėžys. Elle vivait dans des conditions très difficiles. Seule, institutrice, trois enfants, encore ses parents. Elle me donnait à manger à part, avec les meilleurs morceaux, et cuisinait séparément pour ses enfants. En Sibérie, nous n'avions rien, mais nous traitions tout le monde de la même manière. Une fois ma tante a écrit une lettre à maman : Rytutė arrive avec deux garçons et je ne sais lequel régaler, lequel est à elle. Aucun des deux n'était mon soupirant. Nous étions des amis de déportation, une fois rentrés nous avions du mal à nous adapter et nous tenions à rester ensemble. L'épuisement des gens était terrible.
- *L'épuisement spirituel est particulièrement fort chez les gens aujourd'hui, jusqu'à l'indigence, et peu importe qu'il s'agisse d'un riche ou d'un intellectuel. A quoi cela est-il dû ?*
- L'intellect était anéanti. Chaque personne restait dans sa coquille et se taisait. Maintenant je comprends que c'était un peuple occupé, enfermé en lui-même, mais à l'époque nous ne savions pas mettre un nom là-dessus.
- *Que vous a pris la déportation ?*
- Elle m'a tout pris, mon père, ma patrie, la possibilité d'apprendre. Peu importe que j'aie fini mes études, que les mathématiques m'aient été étrangères. C'est ma vie tout entière qui a été brisée.
- *Que vous a donné la déportation ?*
- Elle a forgé mon caractère, m'a donné la persévérance, la capacité à me battre et le respect de moi-même.

<sup>4</sup> Vienuolis est le pseudonyme de l'écrivain Antanas Žukauskas et signifie moine.

- *Comment cela le respect de vous-même ?*
- L'homme doit défendre sa personnalité, ses désirs, ses droits, je ne sais quels mots il faut employer ici. Il me semble que cela aussi est le respect de soi.
- *Pourquoi ce respect a-t-il disparu chez les gens qui sont demeurés ici ?*
- Là-bas, nous ne pouvions plus perdre grand-chose. Nous ne pouvions tomber plus bas que nous n'étions déjà. La flatterie ou l'hypocrisie n'avaient aucun sens. De toute façon, tous sans exception étaient forcés à travailler dans l'eau glacée. Mais ici, les gens voulaient tenir d'une manière ou d'une autre pour qu'on ne les déporte pas, qu'on ne leur prenne pas leur dernier bien, qu'on ne les chasse pas de leur travail. Là-bas, les Lituanien ont obtenu de haute lutte une réputation exceptionnelle, celle de ne pas être des voleurs ni des débauchés, mais de bons travailleurs.
- *Comment faire aujourd'hui avec le respect de soi ? Comment le rétablir ?*
- Il me semble que c'est pour ce respect de soi que nos « Frères de la forêt »<sup>5</sup> sont morts. Ils ne pouvaient vivre dans les conditions qui leur étaient imposées. Le respect des gens ne peut être entièrement rétabli que par l'état de droit. Les gens pour le moment n'ont personne à qui s'adresser, ils n'ont aucun moyen de se défendre. Et qu'un seul homme soit accusé à cause de tout cela montre le manque de respect de soi et de compréhension du peuple tout entier.
- *Pourquoi la Fraternité s'adresse-t-elle aux enfants ?*
- Beaucoup d'écoliers viennent près de notre yourte à Rumšiškės. Nous leur avons demandé un jour lequel d'entre eux savait quelque chose sur la déportation : la moitié de la classe a levé la main. Cela nous a encouragés. Le but de notre action est de lutter contre l'oubli du génocide. Nous voulons que les gens jugent monstrueux qu'un homme puisse être anéanti simplement parce qu'il appartient à tel ou tel peuple. Peu importe lequel, lituanien, juif ou croate. C'est essentiel, puisque les enfants sont notre avenir.

Traduit du lituanien par Jean-Claude Lefebvre.

---

<sup>5</sup> « Frères de la forêt » : nom des partisans qui luttèrent contre le pouvoir soviétique jusqu'en 1953.